



Article scientifique

Article

2011

Published version

Open Access

This is the published version of the publication, made available in accordance with the publisher's policy.

Le concept de civilisation et l'évolution historiographique dans les années
1930

Müller, Bertrand

How to cite

MÜLLER, Bertrand. Le concept de civilisation et l'évolution historiographique dans les années 1930. In: Max Planck Institut für Wissenschaftsgeschichte. Preprint, 2011, n° 418, p. 27–37.

This publication URL: <https://archive-ouverte.unige.ch/unige:25439>

2011

PREPRINT 418

Peter Schöttler & Hans-Jörg Rheinberger (éds.)

Marc Bloch et les crises du savoir

Le concept de civilisation et l'évolution historiographique dans les années 1930

Bertrand Müller

Les Annales : innovation et tradition

L'œuvre des fondateurs des *Annales* ne serait ou serait essentiellement un conflit et une rupture avec la génération positiviste. Ce thème a été longtemps orchestré sur le mode du conflit entre deux historiographies successives : le positivisme – pour être intellectuellement correct il faudrait dire « école méthodique » – et les *Annales*. Cette interprétation a nourri le thème de la rupture « épistémologique » parfois contextualisée entre les deux courants.¹ Mais cette lecture discontinuiste est aujourd'hui corrigée par des interprétations qui tentent de renouer les continuités intergénérationnelles ou supragénérationnelles en insistant notamment sur certaines continuités méthodologiques sinon épistémologiques. D'où la revisite et une certaine forme de « réhabilitation » de Charles Seignobos par exemple.² Et la « filiation » ou les continuités obliées entre son œuvre et celle de Marc Bloch notamment.

Cette reconstruction rétrospective est, on le sait, rarement innocente, presque toujours fortement « présentiste » ; elle a beaucoup contribué à la « réputation » intellectuelle de Marc Bloch ainsi qu'à son influence « thaumaturgique ». Les éditions et rééditions, certains assemblages nouveaux de textes ont participé aussi à ses relectures présentistes, des lectures animées de manière volontaire ou non, sue ou insue, par des enjeux intellectuels mais aussi idéologiques qui n'étaient pas nécessairement ni exactement ceux de Marc Bloch ou de son époque. Inutile d'en dénoncer les éventuels effets anachroniques qui ne me paraissent acceptables que s'ils sont assumés comme tels. Car l'histoire intellectuelle est bien faite de ce constant et nécessaire « travail de l'œuvre » pour reprendre l'expression de Claude Lefort, qui alimente les interprétations successives d'une œuvre à chaque fois (re)découverte, d'une œuvre qui ouvre elle-même de nouveaux horizons interprétatifs, et qui elle-même s'éclaire de nouveaux questionnements.

Soit. Mais ces processus, légitimes s'ils ne trahissent ou ne travestissent l'œuvre, s'inscrivent également dans une logique que l'on peut nommer : la tradition. La tradition, dès lors qu'on la conçoit comme Eric Hobsbawm³, c'est-à-dire comme une « invention », ou pour paraphraser les ethnologues, un point de vue du présent sur le passé par lequel nous nous présentons « comme les continuateurs de ceux dont nous avons fait nos prédécesseurs ». ⁴ Dans ce sens le recours au passé, à des origines prestigieuses, la revendication d'un héritage sont des éléments d'une légitimation et une caution d'une position scientifique qui demeure actuelle. L'histoire des *Annales* est un exemple éloquent d'« invention d'une tradition » qui s'est volontiers déclinée sur le mode généalogique : des

¹ Christian Delacroix, François Dosse et Patrick Garcia, *Les Courants historiques en France 19e-20e siècles*, Paris, Gallimard-Folio, 2007.

² Christophe Charle, « L'historien entre science et politique : Seignobos », in : id., *Paris fin de siècle. Culture et politique*, Paris, Le Seuil, 1998, pp. 125-151 ; Antoine Prost, « Seignobos revisité », *Vingtième siècle*, 1994, n° 43, pp. 100-117.

³ Eric J. Hobsbawm/Terence Ranger (éds.), *L'Invention de la tradition*, Paris, Éd. Amsterdam, 2006.

⁴ Gérard Lenclud, « La tradition n'est plus ce qu'elle était... Sur les notions de tradition et de société traditionnelle en ethnologie », *Terrains*, 1987, n° 9, p. 110-123, et Gérard Lenclud, « Qu'est-ce que la tradition ? », in : Marcel Detienne (éd.) *Transcrire les Mythologies. Tradition, écriture, historicité*, Paris, A. Michel, 1994, pp. 25-44.

pères fondateurs, des héritiers, une succession plus ou moins heureuse et fidèle entre des générations.⁵

La tradition constitue aussi un dispositif qui permet d'affirmer à la fois une différence et une autorité, voire une innovation, ou de nouvelles inflexions. Les usages de Marc Bloch, historien du Moyen âge, par les historiens du contemporain illustre une forme de « détournement » au profit de l'élection d'une « nouvelle » tradition. *L'Étrange défaite* était revendiquée depuis longtemps par les historiens du temps présent comme une remarquable « mise à distance » du contemporain et un modèle de « réflexivité ». La réappropriation « contemporaine » de Marc Bloch s'est manifestée récemment par le biais de l'histoire de la guerre associant d'ailleurs dans un curieux assemblage les publications de l'historien et les écrits et témoignages du soldat, pour une partie inédits, incomplets ou fragmentaires. Histoire et mémoire, documents et témoignages, oeuvre et inédits, textes et fragments et même parfois notules composent l'étrange et fascinant palimpseste d'une oeuvre jamais élaborée ni même probablement pensée.⁶ Les avatars posthumes de Marc Bloch, ceux de Lucien Febvre ou encore ceux des *Annales*, qui ne sont pas encore tout à faits posthumes, sont très exemplaires de ces processus de « traditionnement » sur lesquels je ne vais pas m'allonger mais qu'il faut avoir à l'esprit lorsque nous avons le projet de faire un retour sur l'oeuvre. Car ce retour sur l'oeuvre qui s'affirme ici dans l'intention de prendre en compte les contextes, donc de re-historiser le travail et l'oeuvre de Marc Bloch, cet « historicisme » là donc n'échappe pas lui non plus à des « effets » dans le présent. La notion de « tradition » souvent utilisée de manière spontanée constitue un outil conceptuel intéressant⁷ pour rendre compte du « travail de l'oeuvre » non pas hors des « conflits d'interprétation » mais au coeur des enjeux divers qui ne sont pas seulement intellectuels ou symboliques qui les animent.

Aussi bien, les interprétations, une partie d'entre elles au moins, de Marc Bloch aujourd'hui sont-elles prises dans ce que l'on désigne, de manière un peu euphémisée, un « effet de tunnel » particulier qui a notamment pour conséquence de découpler sa collaboration commune avec Lucien Febvre, mais aussi d'oblitérer les enjeux propres des « combats pour l'histoire » des années 1920-1930 menés conjointement par les deux historiens.

Chacune de ces interprétations, paraissant rejouer le jeu de l'invention ou de la perpétuation de traditions, sont également sujettes à une lecture rétrospective et anachronique de l'histoire de l'histoire, sans être nécessairement infondées. D'autres lectures ont suggéré des pistes nouvelles, plus contextualisées notamment, qui soulignent le contexte de « crises » (au pluriel) dans lequel ces traditions ont pris forme. L'un des premiers qui en a exploré les dimensions a été Enrico Castelli-Gattinara dans son ouvrage sur *Les Inquiétudes de la raison*.⁸ Cette lecture m'a été très éclairante pour comprendre les contextes singuliers dans lesquels s'est inscrite l'activité critique de

⁵ Bertrand Müller, « Le passé au présent. Tradition, mémoire et histoire dans les sciences sociales », *Les Annuelles*, 1997, n° 8, pp. 173-190.

⁶ Cf. Marc Bloch, *L'Histoire, la guerre, la résistance*, Paris, Gallimard, 2006. D'autres publications (reprises dans ce volume) avaient préparé le terrain, en premier lieu, préparé par Carol Fink : Marc Bloch, *Memoirs of War, 1914-15*, Ithaca, NY, Cornell UP, 1980.

⁷ Cf. notamment : Randall Collins, *Four Sociological Traditions*, New York, Oxford UP, 1994 (1985) ; un résumé en français de ses thèses dans : Randall Collins, « Les traditions sociologiques », *Enquête*, 1995, n° 2, p. 11-38.

⁸ Enrico Castelli Gattinara, *Les Inquiétudes de la raison : épistémologie et histoire en France dans l'entre-deux-guerres*, Paris, Ed. de l'EHESS-Vrin, 1998. Et du même auteur : « Épistémologie, histoire et histoire des sciences dans les années 1930. 1. L'étrange théâtre », *Revue de synthèse*, janv.-mars 1998, pp. 9-36 ; « Épistémologie, histoire et histoire des sciences dans les années 1930. 2. Une rencontre manquée au début des *Annales* », *Revue de synthèse*, janv.-mars 1998, pp. 37-61.

Lucien Febvre et son rapport à l'histoire qu'il a lui-même placé sous le signe de la crise après la Première Guerre.⁹

Histoire, crises et civilisation

Dans mon exposé, je voudrais revenir sur ces combats et certains de leurs enjeux intellectuels que l'on peut rapporter non seulement à la crise de la raison, mais à l'ensemble des crises qui ont bouleversé les sociétés industrielles au tournant du XXe siècle et dont la Première Guerre mondiale aura été un tragique aboutissement. Ma contextualisation demeure extrêmement générale et mon traitement de la question demeurera partiel car je ne retiendrai ici que la notion de « civilisation » qui a été au centre des préoccupations de la génération des années 1920, au centre des préoccupations de Lucien Febvre notamment, alors qu'elle me paraît avoir eu une place moindre dans la réflexion de Marc Bloch. Confronté aux mêmes problèmes, Marc Bloch et Lucien Febvre donneront d'ailleurs des réponses différentes, sans être contradictoires, ni concertées. Ces réponses intellectuelles aux mutations fondamentales qu'ils vivaient et ressentaient, qu'ils analysaient aussi avec la distance de leur spécialisation furent également en partie inabouties, ou plutôt, retenues et infléchies par les urgences du moment. C'est ainsi que l'on peut peut-être comprendre « l'exceptionnalité » des *Rois thaumaturges*, livre majeur et unique publié par Marc Bloch en 1924, qui n'analyse pas la crise d'une civilisation, mais s'efforce de construire un dispositif intellectuel parfaitement rationnel pour comprendre et rendre compte d'un phénomène historique de longue durée qui, lui, avait été irrationnel, du moins au premier abord : le pouvoir thaumaturgique attribué pendant plusieurs siècles aux monarques français et, sous une forme un peu différente, anglais. Champ nouveau mais aussi perspective nouvelle d'une « anthropologie historique du politique »¹⁰ avant la lettre que Marc Bloch n'a pas prolongé pour se consacrer ensuite à l'histoire rurale et à l'histoire économique notamment, domaines qu'il a d'ailleurs profondément renouvelés. Sa démarche n'était pas étrangère à celle de Maurice Halbwachs qui publiait en 1925 ses *Cadres sociaux de la mémoire*¹¹, et qui, sans renoncer, lui, à travailler sur la mémoire, ne devait plus lui consacrer de nouvelle publication avant 1941.¹²

Au moment où Bloch publie les *Rois thaumaturges*, que l'on ne peut complètement isoler de la publication par Halbwachs des *Cadres sociaux de la mémoire*, Lucien Febvre consacre une série de conférences à la *Civilisation de la Renaissance française*, sujet plus classique en apparence, mais surtout causeries s'adressant à un large public. Ces conférences avaient été prononcées à Mulhouse en décembre 1924 sous les auspices du Comité des Conférences littéraires.¹³ L. Febvre d'emblée place la question de la spécificité de la civilisation de la Renaissance, sous le sceau d'une triple « activité passionnée des hommes » : effort vers la science, effort vers la beauté, effort vers le divin, situant donc dans la conscience même des hommes d'une époque ces mouvements que furent la Renaissance, l'Humanisme, et la Réforme. Il enchaîne alors avec cette question : « cette conscience était-elle semblable à notre conscience à nous ? », et vous connaissez la réponse qui est devenue

⁹ Bertrand Müller, *Lucien Febvre, lecteur et critique*, Paris, A. Michel, 2003.

¹⁰ A ce sujet voir notamment la préface de Jacques Le Goff à la réédition de *Les Rois thaumaturges. Etude sur le caractère surnaturel attribué à la puissance royale particulièrement en France et en Angleterre*, Paris, Gallimard, 1983, ainsi que la préface de Carlo Ginzburg à l'édition italienne, Torino, 1973, pp. XI-XIX.

¹¹ Maurice Halbwachs, *Les Cadres sociaux de la mémoire*, Paris : A. Michel, 1994.

¹² Cf. Maurice Halbwachs, *La Topographie légendaire des évangiles en Terre sainte. Etude de mémoire collective*, éd. par Marie Jaisson, avec des contributions de Danièle Hervieu-Léger, Jean-Pierre Cléro, Sarah Gensburger et Eric Brian, Paris, PUF, 2008 ; Marie Jaisson (éd.), « Maurice Halbwachs et les sciences humaines de son temps », *Revue d'histoire des sciences humaines*, 1999, no 1.

¹³ Elles sont publiées par la *Revue des cours et conférences* dans ses livraisons de 1925. Cf. Febvre Lucien, *Vivre l'Histoire*, Paris R. Laffont, 2009, pp. 750-809.

l'une des formulations classiques de l'histoire des mentalités : « L'homme, c'est-à-dire l'homme psychique, pour l'essentiel oui, mais les hommes, non, ils ne vivaient, ne sentaient n'agissaient nullement comme nous. » Ces propos sont trop connus : ils annonçaient certes l'histoire des mentalités, étiquette que n'a jamais vraiment revendiqué Febvre, et je crois aussi une anthropologie historique qui déclinait les thèmes du continu et du discontinu, du même et de l'autre.

Pour rendre compte de la situation faite à l'histoire dans les années vingt, nul besoin de revenir aux propos « narquois » et « fausement débonnaires » de Péguy¹⁴, on peut aussi se reporter à l'analyse que Febvre a lui-même proposée des enjeux historiographiques de son temps. On connaît bien sûr son propos sur l'histoire de l'histoire : « On a fait la théorie de l'histoire. On n'a pas fait sa sociologie. »¹⁵ Cette formule – à peine obsolète – appelait déjà à un dépassement de la simple histoire interne des idées de l'histoire pour une histoire sociale des historiens, de leur fonction dans la société. Dans un autre texte, un peu moins connu, intitulé : *L'histoire en France dans les dix dernières années*, paru dans le journal encyclopédique *Science* lancé par son ami Henri Berr, il revenait d'une autre manière sur les « controverses doctrinales des historiens ».¹⁶

Dans ce texte, Febvre ne rédige pas un bilan, mais développe l'analyse d'un « combat » tout intellectuel : la lutte entre une histoire nouvelle dont il se présente comme l'un des promoteurs et une « histoire traditionnelle » pour laquelle il a des propos durs : « la plus vieille, la plus pauvre, la plus fastidieusement désuète ».¹⁷ L'intérêt du texte réside dans sa dimension stratégique d'autant que, pour Febvre, ce combat qui remonte à l'avant-guerre et dont Berr a été l'un des initiateurs n'est pas gagné, bien au contraire. La guerre a décimé les forces de novation et l'histoire traditionnelle a conservé ses positions. L'analyse est précieuse car sans le dire explicitement Febvre place l'innovation historiographique dans une dynamique de controverses qui ne se limite pas à un conflit de générations, puisque qu'il oppose deux formes d'histoire qui coexistent. S'il y a un conflit, c'est la Première Guerre mondiale qui en a produit l'effet : la génération sacrifiée, qui a transformé aussi les rapports de force intellectuels et institutionnels déplaçant la « question générationnelle » de la génération de 1870 – la sienne – à celle de 1918. Remarquons ici que Febvre ne reprend pas le refrain habituel des ruptures « naturelles » entre les générations, mais qu'il saisit cette rupture – on devrait dire sans doute cette interruption – dans le cadre d'un conflit militaire.

Les propos du texte vont bien au delà. Ils livrent une analyse très lucide sur la question qui nous intéresse : celle de la continuité et de la discontinuité du mouvement historiographique lui-même. Les continuités : elles se manifestent d'abord dans l'effort tenté pour « promouvoir l'histoire au rang de science »¹⁸, lequel s'exprime dans les productions historiographiques, les instruments, les pratiques. Febvre ne remet pas en cause les acquis historiographiques au niveau de l'érudition de la génération précédente ; il reconnaît les effets positifs sur le « métier d'historien » d'une tendance de longue durée qui transcende les conjonctures générationnelles : consolidation de l'autonomie de la discipline, renforcement de la « professionnalisation » du travail de l'historien ; tendances confirmées depuis par l'histoire sociale et intellectuelle de la discipline. Cette « professionnalisation » limitée a pris la forme d'une « professorialisation » dont les insuffisances et les excès sont en revanche dénoncés par Febvre. La formation des historiens centrée sur les

¹⁴ Cf Charles Péguy, « De la situation faite à l'histoire et à la sociologie dans les temps modernes », *Cahiers de la Quinzaine*, 3^e cahier, 8^e série, p. 28, commentés par L. Febvre dans sa leçon inaugurale au Collège de France, cf. *Vivre l'Histoire...*, op. cit., p. 10.

¹⁵ *Vivre l'Histoire*, op. cit., p. 373.

¹⁶ L. Febvre, « L'histoire en France dans les dix dernières années », *Science*, mai 1938, n° 3, p. 95a-95d, réédition : Bertrand Müller, « Histoire traditionnelle et histoire nouvelle : un bilan de combat de Lucien Febvre », *Genèses. Sciences sociales et histoire*, 1999, n° 35, pp. 132-143.

¹⁷ *Ibid.*, p. 139.

¹⁸ *Ibid.*, p. 140.

concours, le bachotage et les examens, lui paraît inadaptée aux exigences d'un développement scientifique de la discipline.¹⁹

Les discontinuités : elles se ressentaient fondamentalement dans le « désaccord » croissant que Febvre constatait entre « l'institution historique et l'époque ».²⁰ Et ce diagnostic n'est pas de sa part une reconstruction rétrospective « présentiste », car dès le lendemain de la guerre, il s'était inquiété de la crise morale issue de l'expérience vécue de la guerre, mais aussi de la crise d'identité d'une discipline qui devait se forger un nouvel état civil dans un monde nouveau émergent des « ruines de l'ancien monde ».²¹ Cependant pour Febvre ce désaccord n'était pas conjoncturel, il était l'une des expressions d'une crise plus profonde, et multiple.

Triple crise de l'histoire :

- crise de conscience, d'abord des historiens, qui n'avaient pas résisté aux dérives nationalistes ;
- crise institutionnelle ou scientifique : dans les années 1920, l'histoire a perdu sa position scientifique prééminente dans l'université française, elle a connu une période de stagnation et de relative régression qui ne tenait pas seulement à des effets de la guerre ;
- crise enfin de l'édition : scientifique en tout cas – dans le milieu des années 1920, qui entrava les publications documentaires, fragilisa la situation déjà précaire des revues, restreignit les possibilités de l'édition universitaire.²²

Ces crises multiples qui se sont combinées et superposées devaient amplifier les tensions et les blocages, les crispations et les divisions internes de la « communauté » des historiens. Dans cette nouvelle conjoncture, les clivages notamment se déplacèrent : ils divisaient désormais moins les disciplines qu'ils ne révélaient les lignes de fractures à l'intérieur de chacune d'elle. L'un des effets d'ailleurs aura été l'apaisement surprenant des conflits pourtant importants avant guerre entre l'histoire et la sociologie dont Febvre (plus que Marc Bloch et Maurice Halbwachs) conservait encore le souvenir assez vif et qu'il commenta d'ailleurs longuement dans *La Terre et l'évolution humaine*.

La contestation « externe » de l'histoire s'était également déplacée : elle provenait non plus des sciences sociales, mais des disciplines littéraires et se doublait d'un retour de la philosophie de l'histoire, dont Febvre dénonça les « insuffisances », en particulier dans sa longue critique d'Oswald Spengler et d'Arnold Toynbee qu'il considérait comme une version opportuniste de la philosophie de l'histoire, une philosophie de « faiseurs de miracles, de thaumaturges à la fois candides et astucieux ».²³

Avant 1914, les attaques d'un Péguy visaient autant l'histoire que la sociologie, mais elles avaient moins d'impact aux yeux de Febvre que les critiques lancées par Valéry dès 1919 et reprises tout au long de la décennie suivante.²⁴ En 1941 encore, lorsqu'il s'adresse aux étudiants de l'Ecole

¹⁹ L. Febvre et Marc Bloch, « Pour le renouveau de l'enseignement historique : le problème de l'agrégation », *Annales HES*, 9, 1937, n° 44, pp. 113-129.

²⁰ « L'histoire en France... », art. cit., p. 141.

²¹ Lucien Febvre, « L'histoire dans le monde en ruines », *Revue de synthèse historique*, 30, 1920, n° 88, pp. 1-15.

²² Olivier Dumoulin, *Profession historien, 1919-1939. Un métier en crise ?*, Paris, EHESS, thèse de 3e cycle, inédite, 1983.

²³ Cf. Lucien Febvre, « Deux philosophies opportunistes de l'histoire. De Spengler à Toynbee », *Revue de métaphysique et de morale*, 43, 1936, n° 4, p. 573-602, repris dans : *Vivre l'Histoire*, op. cit., p. 104-126.

²⁴ Paul Valéry, *Regards sur le monde actuel*, Paris, Gallimard, 1931.

Normale Supérieure, c'est à Valéry qu'il emprunte des propos sur l'histoire pour dénoncer une histoire « psittacique et sans vie ».²⁵

Le grand article critique de Febvre a paru dans la *Revue de métaphysique et de morale*, revue de philosophes, en 1936 ; le texte n'est pas de circonstance, il reprend une critique substantielle de la philosophie de l'histoire et il est aussi un acte politique et une critique idéologique du nazisme dont le livre de Spengler, *Le Déclin de l'Occident*, lui donne le prétexte en avant-propos à sa critique de Toynbee qu'il n'assimile pas bien sûr à la même entreprise idéologique (pessimisme radical contre optimisme cosmologique). On ne reprendra pas ici les développements critiques qu'il adresse à ces « fabricants de philosophie de l'histoire à bon marché »²⁶, et que dénonçait également Marcel Mauss comme des « ratiocinations sans méthode sur un tout mal défini ». Il suffit de retenir simplement ces propos de conclusion dans lesquels Febvre développait également le thème de la crise de l'histoire. Celle-ci « participe à cette crise générale et profonde des idées et des conceptions scientifiques qu'a provoquée une poussée soudaine de certaines sciences. [...] Nous savons qu'en fonction de telles transformations, et parce que la Science est une et toutes les sciences solidaires – nous savons que nos idées, fondées sur une philosophie scientifique périmée doivent être révisées, toutes – et nos méthodes en fonction de nos idées. »²⁷ Febvre toutefois n'était pas insensible aux effets, en l'occurrence aux méfaits de ce type d'entreprises éditoriales qui s'adressaient à un « grand public » dont il ne cessait de dénoncer les « aliments frelatés » qu'on lui proposait. Autre divorce encore entre l'histoire des historiens et un public pourtant très demandeur d'histoire, qui le navrait.

Civilisation, crise de la civilisation

Avec la crise de l'histoire, c'est une crise plus vaste, qu'analyse Febvre, l'articulant sur la notion de civilisation. La crise de l'histoire dans ses multiples facettes touchant « tout ce qui encadr[e] l'histoire dans le domaine de l'esprit », c'est la crise d'une civilisation, une « crise du monde moderne ». Et les propos railleurs que tenaient Valéry sur l'histoire – il n'était pas le seul – se doublaient encore de la fameuse formule : « Nous autres civilisations, nous savons bien que nous sommes mortelles ». « Réflexions de sinistrés »²⁸ selon Febvre pour qui il importait moins de savoir si *une* civilisation pouvait mourir, dès lors qu'il s'agit de saisir et de comprendre « quelle civilisation s'établira demain sur ce monde nouveau ». Ainsi la critique de l'histoire traditionnelle chez Febvre se lit-elle au niveau la crise de la pensée scientifique provoquée notamment par la grande crise de la physique contemporaine et la révolution quantique.

La crise de l'histoire n'est donc pas « une maladie spécifique » de la discipline, elle affecte l'ensemble des sciences et surtout le rapport des hommes à la science : elle est « un des aspects – l'aspect proprement historique d'une grande crise de l'esprit humain. Ou plus précisément, elle n'est qu'un des signes, à la fois, et qu'une des conséquences d'une transformation très nette, et toute récente, de l'attitude des hommes de science, des savants, vis-à-vis de la science ». La crise est l'effet d'une « véritable révolution idéologique »²⁹ qui s'est traduite notamment par l'effondrement de la « construction théorique » élaborée au cours des XVII^e, XVIII^e et XIX^e siècles et surtout la faillite et l'échec brutal de la « mécanique rationnelle » dans sa tentative à expliquer le monde. A

²⁵ Lucien Febvre, « Propos d'initiation : vivre l'histoire », in : *Vivre l'Histoire*, op. cit., p. 27.

²⁶ *Vivre l'Histoire*, op. cit., p. 126.

²⁷ « L'histoire en France... », art. cit., p. 143.

²⁸ « Face au vent. Manifeste des *Annales* nouvelles », in : *Vivre l'Histoire*, op. cit., p. 37.

²⁹ « Pour une histoire dirigée. Les recherches collectives et l'avenir de l'histoire », in : *Vivre l'Histoire*, op. cit., p. 52.

ce nouveau point de départ, « il y a ce grand drame de la relativité qui est venu secouer, ébranler tout l'édifice des sciences ».³⁰

Le thème de la crise, des crises, d'une discontinuité, d'une rupture de civilisation est récurrent chez Febvre au lendemain de la guerre ; il nourrit non seulement ses interventions critiques mais fonde aussi ses enseignements : la leçon inaugurale de Strasbourg (jamais rééditée par Febvre peut-être en raison des scories « positivistes » qu'elle contenait : l'établissement de lois de l'histoire). Elle est au cœur de son « examen de conscience » de 1933 dont il a fait sa leçon inaugurale du Collège de France. En 1930, lors de la Première semaine internationale de synthèse, Febvre soulignait déjà : « Faire l'histoire du mot français civilisation, ce serait reconstituer, en réalité, les phases de la plus profonde des révolutions qu'ait accomplies, et subies, l'esprit français depuis la seconde moitié du XVIIIe siècle jusqu'à nos jours. »³¹ Et il précise plus loin, « civilisation » naît à son heure, [...] à l'heure où s'achève le grand effort de l'Encyclopédie commencé en 1751 [...] Il naît surtout lorsque, de l'Encyclopédie tout entière, commence à se dégager la grande idée de la science rationnelle et expérimentale, une dans ses méthodes et dans ses démarches. »³² La naissance, la diffusion rapide du mot sont liés à l'immense révolution scientifique de la chimie, mais civilisation, le mot triomphe aussi en 1789 avec la Révolution française, c'est dans ces années « de tourmente et d'espérance » que vécut la France et l'Europe à partir de 1789. Moteur de la révolution, une vision optimiste du progrès organisatrice de civilisation précisément se met alors en place. Et à la fin de l'article, cette remarque essentielle : dans les 50 dernières années du XIXe siècle, « la dissociation des deux notions, scientifique et pragmatique, de la civilisation ; l'une finissant par aboutir à cette notion que tout groupe d'êtres humains, quels que soient ses moyens d'action matériels et intellectuels sur l'univers, possède sa civilisation ; – l'autre, maintenant quand même la vieille conception d'une civilisation supérieure, portée, véhiculée par les peuples blancs de l'Europe occidentale et de l'Amérique septentrionale et s'incorporant aux faits comme une sorte d'idéal ». ³³

Cette analyse globale de la « crise », Lucien Febvre nous l'a donnée à lire dans l'*Encyclopédie française* qui avant d'être le projet d'une nouvelle « synthèse de l'hétérogène » a été pour lui l'occasion d'en établir le diagnostic. Il n'est certes pas indifférent que Febvre se réfère à l'*Encyclopédie méthodique* du XVIIIe, mais il est significatif aussi qu'il ne cite pas le monument du positivisme du XIXe siècle, la *Grande Encyclopédie*. Cependant à la différence des illustres projets qui l'ont précédée, l'*Encyclopédie française* de Febvre s'inscrivait dans une autre perspective, dans un moment de crise de la « raison » qui ne fut ni celle du XVIIIe ni celle du XIXe siècle. Si elle était, elle aussi, un manifeste, c'était le manifeste critique d'une civilisation en pleine mutation, en pleine incertitude : incertitude de la science, et bien au-delà de la civilisation européenne, que Febvre traduisait par ces deux formules : « savante incertitude » et « humaine inquiétude ». L'encyclopédie participait de l'« effort total » d'une humanité, qui « guettant les effets d'une catastrophe tragique » prenait conscience d'elle-même « se retrempe aux sources profondes de son savoir ». C'est un peu le sens de la formule générale qui résumait l'Encyclopédie comme « l'inventaire méthodique de la civilisation à la date de 1935 ». ³⁴

En se plaçant dans cette perspective et en inscrivant la notion de civilisation au centre de ses préoccupations, Febvre replaçait la science et la connaissance au sein de la culture, de l'outillage

³⁰ Ces propos ont été prononcés devant les élèves de l'Ecole Normale Supérieure, à la rentrée de 1941, cf. « Vivre l'histoire », in : *Vivre l'Histoire*, op. cit., p. 29.

³¹ « Civilisation : évolution d'un mot et d'un groupe d'idées », in : *Vivre l'Histoire*, op. cit., p. 721.

³² *Vivre l'Histoire*, op. cit., p. 735.

³³ *Vivre l'Histoire*, op. cit., p. 758.

³⁴ Sur l'Encyclopédie, cf. « Lucien Febvre et l'Encyclopédie française », no spécial de la revue *Jean Jaurès. Cahiers trimestriels*, no 163-164, 2002.

mental de son temps et par conséquent des instruments de connaissance de cet outillage. L'entreprise encyclopédique occupe non seulement la vie de Febvre à partir de 1932 mais elle organise aussi la vie intellectuelle de l'entre-deux-guerres. Je ne vais pas revenir ici sur l'histoire éditoriale de l'Encyclopédie prévue en 20 volumes dont une partie seulement verra le jour avant la déclaration de guerre.³⁵ Je ne reviens pas non plus sur la rédaction successive des plans par Febvre qui lui permet de dégager progressivement cette idée d'inventaire problématique de la civilisation en 1935. Toutefois un plan est intéressant ici et doit retenir notre attention. Dans ce plan, Febvre organise la matière encyclopédique autour de cinq tensions principales qui devaient constituer autant de sections. Je les énonce rapidement : 1) cadres, groupes, sociétés d'aujourd'hui ; 2) le legs du passé : histoire et tradition ; 3) le travail de la connaissance ; 4) les techniques et 5) la notion de civilisation. Ce plan d'étape souligne l'orientation de Febvre qui cherche à mettre en scène la notion de civilisation elle-même à partir des groupes et des cadres donc des sociétés. Ici l'articulation est fortement maintenue entre les deux pôles par l'histoire, la tradition et le travail de connaissance. La réorientation que fait subir ensuite Febvre à ce plan est très significative puisqu'elle concerne précisément la place de l'histoire et de la tradition.³⁶ Sans doute Febvre ne voulait-il pas suivre la conception de la *Grande Encyclopédie* de Marcellin Berthelot qui avait précisément placé l'histoire au centre. Febvre ne veut pas faire un dictionnaire historique, ni un inventaire cumulatif, donc pas question de reprendre un plan par discipline. Mais là n'est pas l'essentiel, lorsqu'il se réfère à l'histoire pour une « encyclopédie 1935 », Febvre glisse vers les traditions et la mémoire, c'est-à-dire l'ensemble des représentations collectives des sociétés passées. C'est par cette conception du passé et de l'histoire qu'il parvient à reprendre les thèmes de la continuité et des ruptures, en particulier de souligner une fois encore la continuité de la civilisation, menacée par l'émergence d'idées nouvelles qui traduisent la logique du présent, mais qui sont soutenues par les colonnes profondes des représentations passées. C'est donc bien ici une tension entre tradition et modernité qui est agie et réglée par le « profond travail d'élaboration » que la mémoire collective fait subir au passé. Je ne résiste pas à cette belle formule : « Une machine, au contraire active et puissante, faite pour reconstruire et non pour reproduire. »³⁷

Dès lors c'est toute l'Encyclopédie qui est entreprise mémorielle, construction et mise en forme de la civilisation ; c'est toute l'Encyclopédie qui est œuvre historique, mais au sens où Febvre l'entend. Cette configuration n'a pas émergé du premier coup, mais elle s'est imposée à lui dans l'approfondissement d'un plan encyclopédique qui abandonnait la connaissance organisée en disciplines pour une perspective plus problématique et qui lui a fait abandonner l'idée d'un volume sur l'histoire. Cette inflexion était en accord avec la manière dont il définissait aussi « la grande œuvre historique », en particulier dans l'article sur « Histoire et psychologie », du volume VIII sur *La Vie mentale* : l'œuvre historique est une « organisation du passé », une construction d'histoire, sans cesse reprise. Mais elle est aussi un « effort d'ensemble pour organiser la vie des masses humaines » : elle est en ce sens très précisément œuvre de civilisation qui n'existe pas hors de sa réception et de ses appropriations, qui n'existe pas « sans la participation active du groupe qui l'adopte ».³⁸

³⁵ Voir également Bertrand Müller, « Entre science et culture : l'Encyclopédie française dans l'œuvre de Lucien Febvre », *Jean Jaurès. Cahiers trimestriels*, op. cit., p. 33-65 ; Henri-Jean Martin, « Esprit de synthèse et encyclopédisme. Henri Berr, Anatole de Monzie, Julien Cain, Lucien Febvre », in : Roland Schaer (éd), *Tous les Savoirs du monde. Encyclopédie et bibliothèques, de Sumer au XXIe siècle*, Paris, Bibliothèque nationale/Flammarion, 1996, p. 442-449.

³⁶ Cf. mon édition à venir des textes de L. Febvre publiés dans l'Encyclopédie française, Paris, A. Michel, 2010.

³⁷ Cf. « Ébauche d'un plan de l'encyclopédie », BNF, n.a.f. 25551, mf 5754, cité dans B. Müller, « Entre science et culture... », art. cit., p. 53.

³⁸ « Histoire et psychologie », repris dans : *Vivre l'Histoire*, op. cit., p. 183.

Assurément l'Encyclopédie a été autre chose et plus qu'un œuvre, autre chose et plus qu'un travail d'introspection, elle a été un témoignage aussi de l'« effort total » d'une humanité « guettant les effets d'une catastrophe tragique ». Œuvre éminemment collective – Febvre avait organisé pour certains volumes des formes nouvelles de travail (*Commission des recherches collectives*), elle porte profondément la marque de son concepteur et de son guide scientifique. Febvre en a été à la fois le chef d'orchestre, le réalisateur, mais aussi l'un des auteurs.³⁹ Ses préfaces surtout sont des textes essentiels : elles ont un rôle singulier dans l'ensemble très cohérent des 20 volumes qui conservaient chacun leur autonomie de direction. Ces préfaces sont comme un fil rouge qui lie chaque volume à l'ensemble, mais elles sont aussi un parcours personnel, le parcours d'un universitaire qui a traversé la crise de civilisation dont il tente de rendre compte et de manifester les expressions dans et par l'Encyclopédie. Beaucoup de ces préfaces sont rédigées à la première personne. Au-delà des accents narcissiques qui rappellent Michelet, cette écriture à la première personne porte également le témoignage de la crise de civilisation qui déborde les seuls cadres de la pensée et de la pratique scientifique.

Un seul exemple : le texte que Febvre rédige en clôture et non pas en préface du second des volumes sur *Art et littérature* confiés à Pierre Abraham. Entièrement écrit à la première personne, ce texte constitue un témoignage des transformations dans et par l'art pour sa génération. De l'art qui n'est pas une simple distraction culturelle, mais qui figure à ses yeux parmi les « plus exacts moyens de connaître et de comprendre dont l'humanité dispose ».⁴⁰ La peinture, la sculpture, mais au-delà aussi les arts décoratifs, la littérature, la musique, la photographie, le cinéma ce sont autant de moyens d'expression qui se sont transformés radicalement et qui ont nourri la « grande mutation de l'esprit » qui a bouleversé les représentations, les façons de voir, de penser, les références culturelles du monde. Ici dans ce texte, la crise de civilisation est portée au niveau du témoignage personnel pour marquer la profondeur des transformations au niveau individuel même : « dans ce que j'ai conscience d'avoir été fait » écrit Febvre.⁴¹

Je voudrais terminer mes propos par deux remarques qui ne sont pas conclusives. La première fait retour sur la question de la continuité des civilisations. Dans un texte assez récent, un philosophe, Frédéric Keck, qui a consacré sa thèse à Lévy-Bruhl avait interrogé la notion de civilisation au regard de la notion de mentalité développée par ce dernier.⁴² L'auteur fait sa part naturellement à Lucien Febvre pour rappeler justement que la notion de mentalité lui avait permis de mettre en question l'unité de la civilisation. S'appuyant sur un texte important de Febvre : « Sorcellerie, sottise ou révolution mentale », Keck revient sur la question de la discontinuité : les hommes du XVIe, du XVIIe ne pensaient pas comme nous. Il n'est pas nécessaire d'insister sur ce que cette idée doit à l'œuvre de Lévy-Bruhl bien que Febvre lui en donne une interprétation personnelle. Mais il faut retenir les raisons qu'en donne Febvre qui permettent de comprendre pourquoi nous ne pensons pas, ou plus, comme les hommes du XVIe siècle, pour renverser le sens de la question. Febvre précise : « Il faut qu'entre eux et nous des révolutions se soient déroulées ; de ces révolutions de l'esprit qui se font sans bruit et qu'aucun historien ne s'avise d'enregistrer. »⁴³ C'est exactement ce que tente de faire Febvre dans ses textes sur la civilisation, mais en inversant cette fois-ci le mouvement. C'est en quelque sorte son expérience des hommes des XVIe, XVIIe siècles,

³⁹ Il faut rendre hommage à Anatole de Monzie, ministre de l'Éducation nationale, qui en a eu l'idée et formulé le projet.

⁴⁰ « La vie, cette enquête continue », repris dans : *Vivre l'Histoire*, op.cit., p. 49.

⁴¹ Ibidem.

⁴² Frédéric Keck, « Histoire de la civilisation ou science des mentalités. Continuité et discontinuité dans l'histoire du positivisme », in Bertrand Binoche (éd.), *Les Équivoques de la civilisation*, Seyssel, Champ Vallon, 2005, pp. 243-260.

⁴³ Lucien Febvre, *Au Cœur religieux du XVIe siècle*, Paris, EHESS, 1983, p. 410.

qui lui permet de saisir les transformations en cours au XXe siècle qui sont par ailleurs beaucoup plus visibles.

Mais Frédéric Keck s'intéresse également à un autre registre de discontinuité qui sépare les conceptions de la civilisation que l'on peut lire chez Febvre, Lévy-Bruhl ou encore Marcel Mauss⁴⁴ et la conception plus évolutionniste portée par le positivisme. Ces propos rejoignent donc les attendus de ce colloque sur les crises du savoir et les continuités/discontinuités avec le positivisme. Je n'ai pas le temps de reprendre ici l'argumentation subtile de Frédéric Keck qui montre comment la notion de mentalité chez Lévy-Bruhl a permis de dépasser les équivoques d'une conception évolutionniste de la civilisation et que l'on retrouve encore chez Henri Berr, lequel au moment de la Première semaine de synthèse en 1929 sur le mot « Civilisation »⁴⁵, soulignait encore : « Il y a, de l'animalité à l'humanité primitive, de l'humanité primitive à l'humanité actuelle, un acquis progressif. [...] Dans l'évolution de l'humanité se développe la civilisation. »⁴⁶

Pour Febvre, et plus encore pour Mauss, la « notion absolue de civilisation, humaine, cohérente et unitaire » est devenue problématique au XXe siècle, en particulier par le divorce entre sens savant et sens commun, par « la dissociation des deux notions, scientifique et pragmatique, de la civilisation : l'une finissant par aboutir à cette notion que tout groupe d'êtres humains, quels que soient ses moyens d'action matériels et intellectuels sur l'univers, possède sa civilisation ; l'autre maintenant quand même la vieille conception d'une civilisation supérieure, portée, véhiculée par les peuples blancs de l'Europe occidentale et de l'Amérique septentrionale, et s'incorporant aux faits comme une sorte d'idéal. »⁴⁷ Ce que soulignait également en des termes semblables, Mauss dans sa revue des « sens ordinaires du mot civilisation » : « Au fond, tous ces sens correspondent à un état idéal que rêvent les hommes, depuis un siècle et demi qu'ils pensent politiquement. Cette parfaite essence n'a jamais eu d'autre existence que celle d'un mythe, d'une représentation collective. Cette croyance universaliste et nationaliste à la fois est même un trait de nos civilisations internationales et nationales de l'Occident européen et de l'Amérique non indienne. »⁴⁸

Cela me conduit à ma deuxième remarque qui, elle, revient sur la question de la continuité historiographique. Entre l'école méthodique et les *Annales*, il y a des jalons, et en particulier le jalon « Henri Berr ». On sait la part d'Henri Berr non seulement dans la critique de l'histoire historisante, mais aussi et surtout le rôle novateur qu'il a joué au travers ses initiatives éditoriales – la *Revue de synthèse*, la collection *l'Évolution de l'humanité*, et institutionnelle : le *Centre de synthèse*, les *Semaines internationales*. Épistémologiquement toutefois, la critique et les solutions de Berr que l'on peut résumer par la notion obsessionnellement répétée de « synthèse », appartiennent encore à un paradigme du XIXe et sans doute plus ancien encore. Celui qui concevait le travail scientifique comme un travail en deux temps : l'analyse, suite des opérations de lectures et de réduction de la réalité en entités simples, et puis la synthèse : séries des opérations d'une reconstruction intellectuelle. Ce que revendiquait prioritairement Berr avec la notion de synthèse, c'était en quelque sorte l'achèvement d'un programme interrompu au niveau des opérations d'analyse. La conception que développe Febvre de manière assez pragmatique et sans jamais la théoriser vraiment d'« histoire problème » est en rupture avec ce paradigme, en cela

⁴⁴ Marcel Mauss, « Les civilisations. Eléments et formes », in : *Civilisation, le mot et l'idée. Première semaine internationale de synthèse, 20-25 mai 1929*, Paris, Renaissance du Livre, 1930, pp. 82-104.

⁴⁵ *Civilisation, le mot et l'idée*, Paris, Renaissance du Livre, 1930. Voir aussi Eric Brian et Marie Jaisson, « Extraits de la Semaine de synthèse. Civilisation, le mot et l'idée (1930) », *Revue de synthèse*, 129, 2008, n° 1, pp. 147-157.

⁴⁶ Henri Berr, « Avant-propos », in : *Civilisation, le mot et l'idée*, Paris, Renaissance du livre, 1930, p. XIV.

⁴⁷ « Civilisation : évolution d'un mot et d'un groupe d'idées », in : *Vivre l'Histoire*, op. cit., p. 758, cité par F. Keck, art. cit., p. 245.

⁴⁸ Marcel Mauss, « Les civilisations. Eléments et formes », art. cit., p. 101.

précisément que Febvre s'est efforcé non seulement de penser et de comprendre la crise des savoirs en historien, mais qu'il en a intégré les éléments dans sa pratique historique même. Mais cette pratique a également privilégié des formes spécifiques et en particulier la critique bibliographique, parce que la conjoncture historiographique de l'après-guerre, dont j'ai rappelé les éléments au début de cette contribution, a paru à Febvre justifier ses « combats pour l'histoire ». Pourtant ces combats rejoignent ceux de l'Encyclopédie que Febvre inscrit dans une même exigence : non pas synthèse des connaissances, mais perspective critique sur les problèmes qui se posent à l'humanité au XXe siècle. Dans cette ambition et dans le contexte des années trente, l'attention sur la notion de civilisation n'était pas tout à fait asséchée de considérations politiques.